

## LA PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE.—(Suite.)

CVII

Le misérable se leva, en effet, mais ce fut pour s'élançer sur Jeanne, dans un accès de rage folle, et la prendre à la gorge. La porteuse de pain poussa un cri d'angoisse. Mary, épouvantée, s'enfuit. Jeanne se débattait en essayant d'appeler à l'aide.

—Tu es ici chez moi ! fit le millionnaire en la brûlant de son souffle de bête fauve. Personne ne t'a entendue ! Personne ne t'entendra ! Je me nomme Paul Harmant et non Jacques Garaud ! La preuve du contraire n'existe pas. Tu m'as attaqué, tu m'as menacé, je me défends ! Tu vas mourir !

Et ses doigts se crispèrent de plus en plus autour du cou de la malheureuse, le serrant comme d'un étouffoir. Il la poussa vers la porte d'un cabinet sans issue servant de débarras. Elle respirait à peine. Sous la pression de son corps, la porte mal fermée s'ouvrit. Les mains de Jacques se desserrèrent, et la porteuse de pain s'abattit, inanimée, sur le parquet de la pièce étroite et sombre. Au moment où l'infâme refermait la porte, il entendit un bruit derrière lui. Halestant, effaré, il se retourna et aperçut Etienne Castel et Raoul Duchemin qui venait d'entrer.

—Nous vous dérangeons peut-être, cher monsieur Harmant, dit l'artiste. Pardonnez-nous de venir vous surprendre. J'ai prié votre valet de chambre de ne pas nous annoncer.

—Monsieur Castel, balbutia le millionnaire, en proie à un trouble inexprimable et restant immobile en face de la porte derrière laquelle se trouvait Jeanne inanimée, soyez le bien-venu.

—Mais qu'avez-vous donc, cher monsieur Harmant ? reprit le peintre, vous voilà pâle comme un mort ! Vos mains tremblent. Etes-vous donc souffrant ?

—Oui, un malaise subit, répondit Jacques Garaud en s'efforçant de se remettre et en demandant ce que signifiait la visite d'Etienne Castel et du jeune homme inconnu qui l'accompagnait.

—Voulez-vous que j'appelle ?  
—Non, non, c'est inutile. Ce malaise n'est point grave. Mais à quoi dois-je le plaisir de vous voir, ce matin, en compagnie de...

Jacques Garaud s'interrompit.  
—De monsieur Raoul Duchemin, que je vous présente, acheva l'artiste, je vous dirai cela tout à l'heure. Remettez-vous d'abord. Nous avons à causer d'affaires.

—D'affaires ? répéta le faux Paul Harmant.

—Oui, d'affaires très sérieuses. Depuis que je vous ai quitté hier au soir, une tâche très lourde m'est incombée, et je viens vous prier de vouloir bien m'aider à la remplir.

CVIII

Ces paroles rassurèrent le faux Paul Harmant. Etienne Castel pouvait avoir en effet besoin de lui. Il avança des sièges aux visiteurs.

—Veuillez vous asseoir, messieurs, dit-il. Et vous, mon cher artiste, pardonnez-moi la froideur de mon accueil. Vous en avez compris le motif. Depuis ce matin je suis en effet très souffrant.

Je me sens déjà beaucoup mieux. Veuillez donc m'apprendre le motif de votre visite.

En disant ce qui précède, le millionnaire jetait à la dérobée un coup d'œil vers le cabinet dans lequel il avait poussé Jeanne.

—Je vais vous l'apprendre, dit Etienne.

N'avez-vous pas été, pendant deux années consécutives, élève de l'École des arts et métiers de Châlons ? commença l'artiste.

—Oui, sans doute.

—Vous y avez fait de brillantes études, paraît-il, et vous en êtes sorti avec un numéro exceptionnel.

—C'est exact.

—En sortant de l'école, vous avez voyagé beaucoup.

—Beaucoup, en effet. J'ai parcouru l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, l'Italie.

—N'êtes-vous pas allé en Suisse ?

—En Suisse également, répondit Jacques Garaud, en jetant un coup d'œil inquiet et soupçonneux sur le visage de son interlocuteur.

Ce visage était calme et souriant. Le millionnaire n'y vit rien de suspect ; néanmoins il se tint sur ses gardes.

—En Suisse continua l'artiste, vous êtes resté longtemps ?  
—Quinze ou seize mois, je crois. Je ne me souviens pas au juste. Il y a longtemps de cela.

—Je comprends à merveille que la mémoire vous fasse défaut ; mais peut-être, en l'interrogeant, trouverez-vous le moyen de me renseigner sur une personne morte aujourd'hui.

—Quelle est cette personne ?

—En Suisse, dans les ateliers fréquentés par vous, n'avez-vous pas connu un mécanicien fort habile du nom de Jacques Garaud ?

Tout en prononçant les mots qui précèdent, Etienne Castel rivait ses yeux sur les yeux du millionnaire. Il ne les vit point s'abaisser. Pas un muscle du visage qu'il étudiait ne tressaillit.

—Jacques Garaud, répéta le père de Mary d'un ton parfaitement calme. Ce nom ne m'est point inconnu.

Mais je ne saurais dire où je l'ai entendu prononcer.

—Faites appel à vos souvenirs.

—Ah ! oui, maintenant je me rappelle. Ce Jacques Garaud n'était-il point un contre-maître attaché à l'usine de M. Labroue à Alfortville, et qui périt victime de son dévouement lorsque monsieur Labroue fut assassiné dans son usine

—Pourquoi donc ?

—Dans quel but cet homme aurait-il fait cela ?

—Dans le but d'éloigner de lui tout soupçon, et de jouir en paix des cents quatre-vingt dix mille francs et de l'invention volée par lui à Jules Labroue qu'il venait de tuer.

Jacques Garaud sourit.

—Cette légende ne se tient point debout ! dit-il. Ce n'est pas lui qui a assassiné Jules Labroue, puisqu'une femme a été convaincue de ce crime et condamnée à la réclusion perpétuelle.

—Cette femme se prétendait innocente. Elle affirmait avoir eu en sa possession une preuve de la culpabilité du contre-maître.

—Quelle preuve ?

—Une lettre écrite par Jacques Garaud lui-même.

—Si cette lettre avait existé, elle l'aurait produite.

—Elle n'a pu la produire, mais la lettre existait.

—C'est une fable !

—C'est une vérité, je l'affirme.

—Comment le savez-vous, cher monsieur ?

—Je le sais par la meilleure de toutes les raisons. La lettre est retrouvée.

Malgré son empire sur lui-même Jacques Garaud ne put réprimer un tressaillement.

—Il paraît que cela vous intéresse, fit Etienne.

—Fort peu, je vous assure, mais cela m'intrigue. Ce que vous dites est si étrange ! Une lettre retrouvée après vingt et un ans, convenez que c'est curieux ! Où était-elle, cette lettre ? Dans un vieux meuble ? Dans une bouteille ?

—Dans un petit cheval de carton.

Le faux Paul Harmant devint pâle et se mordit les lèvres. Décidément, il avait peur. Etienne Castel poursuivit :

—Ce cheval de carton était un jouet donné au petit Georges, le fils de Jeanne Fortier, par Jacques Garaud lui-même.

—C'est tout un roman, cela ! et un roman si invraisemblable, que je vous demande la permission de n'y pas croire.

—Vous n'y croyez pas ?

—Ma foi, non.

—Voici cette lettre, fit Etienne en la tirant de sa poche. Voulez-vous que je vous la lise ?

Jacques Garaud se leva brusquement.

—Mais que m'importe tout cela, à moi, monsieur Castel ? demanda-t-il d'une voix rauque.

—Vous allez le savoir, répondit le peintre en plaçant sur le bureau la feuille de papier timbré.

Le millionnaire le regardait avec une surprise qui n'était point feinte.

—Qu'est-ce que cela ? fit-il.

—Vous le voyez. C'est du papier timbré.

—Oui, je vois, mais je ne comprends pas.

—Vous comprendrez dans un instant. Nous avons à débattre avant tout une question pécuniaire.

—Une question pécuniaire ? répéta le père de Mary.

—Oui. Cent quatre-vingt-dix mille francs placés dans une maison pendant vingt et un ans, sans qu'on ait touché pendant ce temps à l'intérêt des intérêts, combien cela fait-il ?

Le faux Paul Harmant ne répondit pas.

—Cela triple le capital, et au delà, dit Raoul Duchemin.

—Mettons un compte rond, reprit Etienne Castel. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au millionnaire, je viens vous prier de me remettre pour le compte de monsieur Lucien Labroue la somme de 500,000 francs, représentant le capital, les intérêts, et les intérêts des intérêts de la somme volée par vous à son père en 1861.

—Je me nomme Paul Harmant, monsieur, s'écria le misérable, fou de terreur, et vous m'insultez.

—Vous vous nommez Jacques Garaud et vous êtes un scélérat très complet ! dit l'artiste.

—C'est un mensonge odieux, une calomnie infâme !

—Voici l'acte mortuaire de Paul Harmant, élève de l'École des arts-et-métiers de Châlons, décédé à l'hôpital de Genève ! Allons, Jacques Garaud, l'heure est venue de rendre vos comptes à ceux que vous avez dépossédés. Vous les rendrez plus tard à la justice. Payez cinq cent mille francs d'abord.

—Et pas une arme pour me défendre ! bégaya le millionnaire avec rage. Allons, je suis perdu, et j'entraîne avec moi, dans l'abîme, ma fille innocente.

—Cela dépend peut-être de vous, répliqua l'artiste, payez d'abord, ensuite nous verrons.

—Jacques Garaud, se reprenant à espérer, répondit :

—Je n'ai pas d'argent ici.

—Pardonnez. Vous êtes allé toucher ce matin chez votre banquier une somme de cinq cent mille francs que vous



Et ses doigts se crispèrent de plus en plus autour du cou de la malheureuse —(Voir page 405, col. 1.)

en feu ? Vous même m'avez raconté cette histoire.

—En effet, c'est bien cela. Avez-vous connu cet homme ?

—Du tout.

—Vous en êtes sûr ?

—Parfaitement sûr !

Le faux Paul Harmant se trouvait sur des charbons ardents. Que signifiait cette interrogatoire ? Pourquoi le peintre venait-il ainsi le mettre sur la selette au sujet de Jacques Garaud ? Etienne reprit la parole :

La défiance du faux Paul Harmant grandissait.

—Comment aurai-je entendu parler de lui puisqu'il était mort ? répliqua-t-il.

—C'est que justement nombre de gens supposent qu'il était bien vivant.

—Faites-vous partie de ceux-là !

—Peut-être ! Les gens en question prétendent, je crois vous l'avoir dit, quand vous avez examiné dans mon atelier certain tableau représentant l'arrestation de la femme condamnée comme assassin de Jules Labroue, que Jacques Garaud s'est arrangé de façon à ce qu'on le crût mort dans l'incendie.

—C'est absurde !

intérets, et les intérêts des intérêts de la somme volée par vous à son père en 1861.

—Je me nomme Paul Harmant, monsieur, s'écria le misérable, fou de terreur, et vous m'insultez.

—Vous vous nommez Jacques Garaud et vous êtes un scélérat très complet ! dit l'artiste.

—C'est un mensonge odieux, une calomnie infâme !

—Voici l'acte mortuaire de Paul Harmant, élève de l'École des arts-et-métiers de Châlons, décédé à l'hôpital de Genève ! Allons, Jacques Garaud, l'heure est venue de rendre vos comptes à ceux que vous avez dépossédés. Vous les rendrez plus tard à la justice. Payez cinq cent mille francs d'abord.

—Et pas une arme pour me défendre ! bégaya le millionnaire avec rage. Allons, je suis perdu, et j'entraîne avec moi, dans l'abîme, ma fille innocente.

—Cela dépend peut-être de vous, répliqua l'artiste, payez d'abord, ensuite nous verrons.

—Jacques Garaud, se reprenant à espérer, répondit :

—Je n'ai pas d'argent ici.

—Pardonnez. Vous êtes allé toucher ce matin chez votre banquier une somme de cinq cent mille francs que vous